



Université Frères Mentouri Constantine
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et de Langue Française



Cours

Étude des Textes de Civilisation (ETC)

3^{ème} année Licence, G : 1 - 2 - 3

Enseignante : Dr Benyamina Kaouter

I. Le XXème siècle :



L'Histoire permet de voir les différentes évolutions de l'Homme. Ainsi, dans l'histoire des sciences, des techniques et de l'économie françaises, l'Exposition universelle de (La fée électricité) 1900 marquerait une frontière symbolique.

Toutefois, pour l'histoire politique et sociale, c'est *la Grand Guerre [1914-1918]*, avec sa saignée collective, jamais vue depuis les guerres napoléoniennes, qui constitue la charnière la plus significative, après plus de quarante années de paix européenne et de prospérité nationale.

Il ne faut pas perdre de vue la monstrueuse folie de *la seconde guerre [1939-1945]*, la bombe atomique sur Hiroshima, la guerre froide. En revanche, sur le plan des révolution techniques, l'automobile, l'avion, le cinéma, sont antérieurs à 1900.

Dans ce sens, pourquoi faire de 1901, première année du XX^{ème} siècle une année clé ?

Dans *l'histoire de la littérature*, les moments de passage et de transformation varient selon les genres et les auteurs. La "*crise du roman* " a commencé au alentours de 1885 et s'est poursuivie jusqu'en 1920. Proust bouleverse l'art du roman par sa *construction polyphonique*, *A la recherche du temps perdu (1913-1927)* dépasse l'autobiographie pour reconstruire " l'édifice immense du souvenir".

A ce sujet, *certaines grands auteurs du XX^{ème} siècle* ont commencé leur carrière dans *les dernières années du XIX^{ème} siècle* tels : Valéry, Gide, Proust et Zola.

Ainsi, il existe des œuvres fondatrices qui ont marqué le début du siècle appelé "*L'esprit moderne*" tel : Apollinaire : *Alcools 1913 / Calligramme : 1918*.

Ne perdant pas de vue, Saint Exupéry avec (*Vol de nuit 1913, Le Petit Prince 1943*) dont les personnages méditent sur les limites de l'homme, sa volonté et sa responsabilité. Avec Céline (*Louis-Ferdinand*) dans une écriture proche de l'oralité (*Voyage au bout de la nuit 1932*)

La notion du siècle en littérature comme en histoire générale est fragile. Pour XX^{ème} mener à bien cette approche, nous allons tenter de retracer les grands courants de l'évolution en s'attachant aux carrières individuelles.

Lien : <https://youtu.be/8Bg3ZLsV5L4>

II. L'existentialisme

L'existentialisme est une pensée philosophique selon laquelle l'homme est responsable de lui-même, libre de ses choix et totalement engagé par ses actes.

L'existentialisme est un courant philosophique et littéraire, situé pendant la seconde guerre mondiale et dans l'immédiat après guerre, **affirmant la probabilité de l'existence humaine**. Il est issu de **la philosophie allemande**, celle de **Heidegger** et de **Karl Jaspers**. Ces deux philosophes accordent une importance au paramètre temporel et pensent que l'existence se constitue dans le temps.

- **Jean-Paul Sartre**, le grand théoricien de l'existentialisme, systématise leur pensée dans *L'Être et le Néant* (1943). Sartre affirme que rien ne légitime l'existence humaine. Ce constat est source d'une angoisse douloureuse. Il crée ce sentiment de l'absurde que Sartre prête à Antoine Roquentin dans *la Nausée* (1938), roman qui marqua toute une génération.
- **Pour Jean Paul Sartre, « l'existence précède l'essence »** et la crée. **L'Homme n'est que par ses actes**. L'existentialisme se situe aux antipodes d'une morale de l'intention. « Condamné à être libre », l'homme se définit par ses choix, par son rapport au monde, à l'autre comme à la société comme le montre Sartre dans **L'existentialisme est un humanisme (1946)**.
- Plus tard, dans les années « 60 », les structuralistes reprocheront à Sartre de conserver, comme dans la vieille philosophie le sujet au centre de sa réflexion. Par ailleurs, si Sartre crée la revue *Les temps modernes* 1945, c'est pour affirmer que la littérature est un combat. **Les pièces théâtrales de Sartre sont toutes des pièces à thèse**. Dans *Les mouches* 1943 par exemple, **Sartre pose le problème de la liberté**.
- **Simone de Beauvoir** est originale et nuancée car elle adopte un point de vue féminin aux thèses existentialistes.

- Si **Camus** adhère pendant quelques années aux thèses de Sartre dans son essai **Le Mythe de Sisyphe (1942)** notamment, il ne peut toutefois partager son entière désespérance.
- Enfin, les existentialistes sont des philosophes avant d'être des littéraires. Si leurs théories sont avant – gardistes, la forme dans laquelle ils s'expriment, tant sur le plan romanesque que dramatique, est résolument classique. Ils ont exercé une grande influence sur la pensée d'après- guerre, sur **le Nouveau Roman** comme sur **le Nouveau théâtre**, bien qu'il ait une rupture profonde entre leur écriture et celle des nouveaux écrivains qui pulvérisent toutes les formes antérieures.

Lien : <https://youtu.be/dnzIyMxCmbI>

NB : Recherche biographique obligatoire de Jean-Paul Sartre

III. L'absurde :

Qu'appelle-t-on l'absurde ?

- **C'est l'expression de l'impuissance de l'homme à trouver un sens à l'existence.**
- Dans le langage courant, le mot “**absurde**” désigne ce qui n'a pas de sens (par exemple, une décision absurde). Ce concept a été défini par **Camus** dans **Le Mythe de Sisyphe (1942)**, repris dans **L'Etranger (1942)**, puis au théâtre dans **Caligula et Le Malentendu (1944)**.
- **L'Absurde** commence avec la prise de conscience du caractère machinal de l'existence et de la certitude de la mort à venir au bout d'une vie où le temps fait succéder inexorablement chaque jour l'un à l'autre : « Sous l'éclairage mortel de cette destinée, l'inutilité apparaît. »
- **Le personnage de Sisyphe**, condamné par les dieux à rouler éternellement aux enfers un énorme rocher au sommet d'une montagne et à le voir redescendre la pente à l'instant même où il parvient au sommet, est le symbole de la condition humaine, enfermée dans une éternelle répétition des cycles de transports, travail, repas, sommeil.

- Ordinairement, **l'homme n'a pas conscience de l'absurdité de son existence**, mais sitôt qu'il s'élève à la conscience de sa condition, comme le Sisyphe de Camus, il prend toute sa dimension tragique.
- **L'Absurde naît de l'étrangeté du monde qui existe sans l'homme et qu'il ne peut véritablement comprendre.**
- **L'absurde est ainsi la conséquence de la confrontation de l'homme avec un monde qu'il ne comprend pas et qui est incapable de donner un sens à sa vie : « Ce divorce entre l'homme et sa vie, l'acteur et son décor, c'est proprement le sentiment de l'absurdité. »**
- **Les personnages de Camus, Meursault dans L'Étranger (1942) ou l'empereur sanguinaire dans Caligula (1945), sont profondément conscients de l'absurdité de l'existence.**

Lien : <https://youtu.be/kwtMV4TU1II>

NB : Recherche biographique obligatoire d'Albert Camus.



Université Frères Mentouri Constantine
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et de Langue Française



Travaux Dirigés

Étude des Textes de Civilisation (ETC)

3^{ème} année Licence, G : 1 - 2 - 3

Enseignants : Benyamina Kaouter et Mertani Abdelfateh

I – A. Analyse textuelle d'un extrait de Huis Clos de Jean-Paul Sartre**Garcin**

Le bronze ... (Il le caresse.) Eh bien, voici le moment.

Le bronze est là, je le contemple et je comprends que je suis en enfer.

Je vous dis que tout était prévu.

Ils avaient prévu que je me tiendrais devant cette cheminée, pressant ma main sur ce bronze, avec tous ces regards sur moi.

Tous ces regards qui me mangent ... (Il se retourne brusquement.)

Ha ! vous n'êtes que deux ?

Je vous croyais beaucoup plus nombreuses. (Il rit.)

Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru ...

Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril... Ah ! quelle plaisanterie.

Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres.

ESTELLE

Mon amour !

Garcin la repoussant.

Laisse-moi. Elle est entre nous. Je ne peux pas t'aimer quand elle me voit.

ESTELLE

Ha ! Eh bien, elle ne nous verra plus.

Elle prend le coupe-papier sur la table, se précipite sur Inès et lui porte plusieurs coups.

INÈS, se débattant et riant.

Qu'est-ce que tu fais, qu'est-ce que tu fais, tu es folle ? Tu sais bien que je suis morte.

ESTELLE

Morte ?

Elle laisse tomber le couteau. Un temps.

Inès ramasse le couteau et s'en frappe avec rage.

INÈS

Morte ! Morte ! Morte ! Ni le couteau, ni le

poison, ni la corde. C'est déjà fait, comprends tu ? Et nous sommes ensemble pour toujours.

Elle rit.

Huis Clos Jean- Paul Sartre 1944.

Question

- 1- Lisez attentivement le texte.
- 2- Que signifie Huis Clos selon vous ?
- 3- Quel est l'apport du courant existentialiste ?

Lien : <https://youtu.be/3nBWj0GesGI>

I – B. Analyse textuelle d'un extrait : *Les mots* Jean-Paul Sartre

Je m'emparai d'un ouvrage intitulé Tribulations d'un Chinois en Chine et je l'emportai dans un cabinet de débarras ; là, perché sur un lit-cage, je fis semblant de lire : je suivais des yeux les lignes noires sans en sauter une seule et je me racontais une histoire à voix haute, en prenant soin de prononcer toutes les syllabes. On me surprit ou je me fis surprendre- on se récria, on décida qu'il était temps de m'enseigner l'alphabet. Je fus zélé comme un catéchumène ; j'allais jusqu'à me donner des leçons particulières : je grimpais sur mon lit-cage avec Sans famille d'Hector Malot, que je connaissais par cœur, et, moitié récitant, moitié déchiffrant, j ' en parcourus toutes les pages l'une après l'autre : quand la dernière fut tournée, je savais lire. J'étais fou de joie : à moi ces voix séchées dans leurs petits herbiers, ces voix que mon grand-père ranimait de son regard, qu'il entendait, que je n'entendais pas ! Je les écouterai, je m'emplirai de discours cérémonieux, je saurais tout. On me laissa vagabonder dans la bibliothèque et je donnai assaut à la sagesse humaine. C'est ce qui m'a fait. [...]. Je n'ai jamais gratté la terre ni quêté des nids, je n'ai pas herborisé ni lancé des pierres aux oiseaux. Mais les livres ont été mes oiseaux et mes nids, mes bêtes domestiques, mon étable et ma campagne ; la bibliothèque, c'était le monde pris dans un miroir ; elle en avait l'épaisseur infinie, la variété, l'imprévisibilité. Je me lançai dans d'incroyables aventures : il fallait grimper sur les chaises, sur les tables, au risque de provoquer des avalanches qui m'eussent enseveli. Les ouvrages du rayon supérieur restèrent longtemps hors de ma portée ; d'autres, à peine les avais-je découverts, me furent ôtés des mains ; d'autres, encore, se cachaient : je les avais pris, j ' en avais commencé la lecture, je croyais les avoir remis en place, il fallait une semaine pour les retrouver. Je fis d'horribles rencontres : j'ouvrais un album, je tombais sur une planche en

couleurs, des insectes hideux grouillaient sous ma vue. Couché sur le tapis, j'entrepris d'arides voyages à travers Fontenelle, Aristophane, Rabelais : les phrases me résistaient à la manière des choses ; il fallait les observer, en faire le tour, feindre de m'éloigner et revenir brusquement sur elles pour les surprendre hors de leur garde ; la plupart du temps, elles gardaient leur secret. J'étais La Pérouse, Magellan. Vasco de Gama ; je découvrais des indigènes étranges : « Héautontimorouménos » dans une traduction de Térence en alexandrins, « idiosyncrasie » dans un ouvrage de littérature comparée. Apocope, Chiasme, Parangon, cent autres Cafres impénétrables et distants surgissaient au détour d'une page et leur seule apparition disloquait tout le paragraphe. Ces mots durs et noirs, je n'en ai connu le sens que dix ou quinze ans plus tard et, même aujourd'hui, ils gardent leur opacité ; c'est l'humus de ma mémoire.

Jean-Paul SARTRE, Les mots, Editions Gallimard, 1964.

➤ Autour du texte :

- 1- Comment, d'après ce texte, s'effectue pour J.P. Sartre l'apprentissage de la lecture ?
- 2- Quel rapport entretient-il avec la lecture ? Le choix des auteurs cités est-il délibéré ou s'agit-il d'un pur fruit du hasard ?

Lien : <https://www.lepetitlitteraire.fr/analyses-litteraires/jean-paul-sartre/les-mots/analyse-du-livre>

II – A. Analyse textuelle d'un extrait de L'Etranger d'Albert Camus.

« Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : "Mère décédée. En enterrement demain. Sentiments distingués." Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier. L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : "Ce n'est pas de ma faute." Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. [...] »

L'Etranger Albert Camus 1942.

Question

- 1- Lisez attentivement cet extrait de l'étranger d'Albert Camus.
- 2- Comment trouvez-vous le comportement du personnage principal face au décès de sa mère ?
- 3- Qu'est ce que l'absurde ?

Lien : <https://youtu.be/lpnCeIH9eCk>

II – B. Analyse textuelle d'un extrait de L'Etranger Albert Camus.

La Toussaint de cette année-là ne fut pas ce qu'elle était d'ordinaire. Certes, le temps était de circonstance. Il avait brusquement changé et les chaleurs tardives avaient tout d'un coup fait place aux fraîcheurs. Comme les autres années, un vent froid soufflait maintenant de façon continue. De gros nuages couraient d'un horizon à l'autre, couvraient d'ombre les maisons sur lesquelles retombait, après leur passage, la lumière froide et dorée du ciel de novembre. Les premiers imperméables avaient fait leur apparition. Mais on remarquait un nombre surprenant d'étoffes caoutchoutées et brillantes. Les journaux en effet avaient rapporté que, deux cents ans auparavant, pendant les grandes pestes du Midi, les médecins revêtaient des étoffes huilées pour leur propre préservation. Les magasins en avaient profité pour écouler un stock de vêtements démodés grâce auxquels chacun espérait une immunité. Mais tous ces signes de saison ne pouvaient faire oublier que les cimetières étaient désertés. Les autres années, les tramways étaient pleins de l'odeur fade des chrysanthèmes et des théories de femmes se rendaient aux lieux où leurs proches se trouvaient enterrés, afin de fleurir leurs tombes. C'était le jour où l'on essayait de compenser auprès du défunt l'isolement et l'oubli où il avait été tenu pendant de longs mois. Mais cette année-là, personne ne voulait plus penser aux morts. On y pensait déjà trop, précisément. Et il ne s'agissait plus de revenir à eux avec un peu de regret et beaucoup de mélancolie. Ils n'étaient plus les délaissés auprès desquels on vient se justifier un jour par an. Ils étaient les intrus qu'on veut oublier. Voilà pourquoi la Fête des Morts, cette année-là, fut en quelque sorte escamotée. Selon Cottard, à qui Tarrou reconnaissait un langage de plus en plus ironique, c'était tous les jours la Fête des Morts. Et réellement, les feux de joie de la peste brûlaient avec une allégresse toujours plus grande dans le four crématoire. D'un jour à l'autre, le nombre de morts, il est vrai, n'augmentait pas. Mais il semblait que la peste se fût confortablement installée dans son paroxysme et qu'elle apportât à ses meurtres quotidiens

la précision et la régularité d'un bon fonctionnaire. En principe, et de l'avis des personnalités compétentes, c'était un bon signe. Le graphique des progrès de la peste, avec sa montée incessante, puis le long plateau qui lui succédait, paraissait tout à fait réconfortant au docteur Richard, par exemple. « C'est un bon, c'est un excellent graphique », disait-il. Il estimait que la maladie avait atteint ce qu'il appelait un palier. Désormais, elle ne pourrait que décroître. Il en attribuait le mérite au nouveau sérum de Castel qui venait de connaître, en effet, quelques succès inattendus. Le vieux Castel n'y contredisait pas, mais estimait qu'en fait, on ne pouvait rien prévoir, l'histoire des épidémies comportant des rebondissements imprévus. La préfecture qui, depuis longtemps, désirait apporter un apaisement à l'esprit public, et à qui la peste n'en donnait pas les moyens, se proposait de réunir les médecins pour leur demander un rapport à ce sujet, lorsque le docteur Richard fut enlevé par la peste, lui aussi, et précisément sur le palier de la maladie. L'administration, devant cet exemple, impressionnant sans doute, mais qui, après tout, ne prouvait rien, retourna au pessimisme avec autant d'inconséquence qu'elle avait d'abord accueilli l'optimisme. Castel, lui, se bornait à préparer son sérum aussi soigneusement qu'il le pouvait. Il n'y avait plus, en tout cas, un seul lieu public qui ne fût transformé en hôpital ou en lazaret, et si l'on respectait encore la préfecture, c'est qu'il fallait bien garder un endroit où se réunir. Mais, en général, et du fait de la stabilité relative de la peste à cette époque, l'organisation prévue par Rieux ne fut nullement dépassée. Les médecins et les aides, qui fournissaient un effort épuisant, n'étaient pas obligés d'imaginer des efforts plus grands encore. Ils devaient seulement continuer avec régularité, si l'on peut dire, ce travail surhumain. Les formes pulmonaires de l'infection qui s'étaient déjà manifestées se multipliaient maintenant aux quatre coins de la ville, comme si le vent allumait et activait des incendies dans les poitrines. Au milieu de vomissements de sang, les malades étaient enlevés beaucoup plus rapidement. La contagiosité risquait maintenant d'être plus grande, avec cette nouvelle forme de l'épidémie. Au vrai, les avis des spécialistes avaient toujours été contradictoires sur ce point. Pour plus de sûreté cependant, le personnel sanitaire continuait de respirer sous des masques de gaze désinfectée. À première vue, en tout cas, la maladie aurait dû s'étendre. Mais, comme les cas de peste bubonique diminuaient, la balance était en équilibre. On pouvait cependant avoir d'autres sujets d'inquiétude par suite des difficultés du ravitaillement qui croissaient avec le temps. La spéculation s'en était mêlée et on offrait à des prix fabuleux des denrées de première nécessité qui manquaient sur le marché ordinaire. Les familles pauvres se trouvaient ainsi dans une situation très

pénible, tandis que les familles riches ne manquaient à peu près de rien. Alors que la peste, par l'impartialité efficace qu'elle apportait dans son ministère, aurait dû renforcer l'égalité chez nos concitoyens, par le jeu normal des égoïsmes, au contraire, elle rendait plus aigu dans le cœur des hommes le sentiment de l'injustice. Il restait, bien entendu, l'égalité irréprochable de la mort, mais de celle-là, personne ne voulait. Les pauvres qui souffraient ainsi de la faim pensaient, avec plus de nostalgie encore, aux villes et aux campagnes voisines, où la vie était libre et où le pain n'était pas cher. Puisqu'on ne pouvait les nourrir suffisamment, ils avaient le sentiment, d'ailleurs peu raisonnable, qu'on aurait dû leur permettre de partir. Si bien qu'un mot d'ordre avait fini par courir qu'on lisait, parfois, sur les murs, ou qui était crié, d'autres fois, sur le passage du préfet : « Du pain ou de l'air. » Cette formule ironique donnait le signal de certaines manifestations vite réprimées, mais dont le caractère de gravité n'échappait à personne. Les journaux, naturellement, obéissaient à la consigne d'optimisme à tout prix qu'ils avaient reçue. À les lire, ce qui caractérisait la situation, c'était « l'exemple émouvant de calme et de sang-froid » que donnait la population. Mais dans une ville refermée sur elle-même, où rien ne pouvait demeurer secret, personne ne se trompait sur « l'exemple » donné par la communauté. Et pour avoir une juste idée du calme et du sang-froid dont il était question, il suffisait d'entrer dans un lieu de quarantaine ou dans un des camps d'isolement qui avaient été organisés par l'administration. Il se trouve que le narrateur, appelé ailleurs, ne les a pas connus. Et c'est pourquoi il ne peut citer ici que le témoignage de Tarrou. Tarrou rapporte, en effet, dans ses carnets, le récit d'une visite qu'il fit avec Rambert au camp installé sur le stade municipal. Le stade est situé presque aux portes de la ville, et donne d'un côté sur la rue où passent les tramways, de l'autre sur des terrains vagues qui s'étendent jusqu'au bord du plateau où la ville est construite. Il est entouré ordinairement de hauts murs de ciment et il avait suffi de placer des sentinelles aux quatre portes d'entrée pour rendre l'évasion difficile. De même, les murs empêchaient les gens de l'extérieur d'importuner de leur curiosité les malheureux qui étaient placés en quarantaine. En revanche, ceux-ci, à longueur de journée, entendaient, sans les voir, les tramways qui passaient, et devinaient, à la rumeur plus grande que ces derniers traînaient avec eux, les heures de rentrée et de sortie des bureaux. Ils savaient ainsi que la vie dont ils étaient exclus continuait à quelques mètres d'eux, et que les murs de ciment séparaient deux univers plus étrangers l'un à l'autre que s'ils avaient été dans des planètes différentes.

Albert Camus, *La Peste*, 1947, Pages 187.191

➤ Autour du texte :

- 1- Relevez les mots qui renvoient à l'Idée de la Mort.
- 2- Comment la ville d'Oran est-elle décrite et quelle en est la symbolique ?
- 3- Comment apparaissent le confinement et la quarantaine ?
- 4- Production : Commentez l'extrait souligné en le reliant à l'actualité du moment :

« C'est pourquoi encore cette épidémie ne m'apprend rien, sinon qu'il faut la combattre à vos côtés. Je sais de science certaine (oui, Rieux, je sais tout de la vie, vous le voyez bien) que chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne. Et qu'il faut se surveiller sans arrêt pour ne pas être amené, dans une minute de distraction, à respirer dans la figure d'un autre et à lui coller l'infection. Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. L'honnête homme, celui qui n'infecte presque personne, c'est celui qui a le moins de distraction possible. Et il en faut de la volonté et de la tension pour ne jamais être distrait ! Oui, Rieux, c'est bien fatigant d'être un pestiféré. Mais c'est encore plus fatigant de ne pas vouloir l'être. C'est pour cela que tout le monde se montre fatigué, puisque tout le monde, aujourd'hui, se trouve un peu pestiféré. Mais c'est pour cela que quelques-uns, qui veulent cesser de l'être, connaissent une extrémité de fatigue dont rien ne les délivrera plus que la mort. »